Laurence B. Mussio, ***Whom Fortune Favours: The Bank of Montreal and the Rise of North American Finance*, Vol. One: *A Dominion of Capital, 1817-1945*, Vol. Two: *Territories of Transformation, 1946-2017***, Presses universitaires McGill-Queen's, 2020. Vol. Un : xxxix + 339pp., Vol. Deux : xii + 350pp., tableaux, figures, photographies, notes, bibliographie, index. Couverture rigide, ISBN : 9780228000686. 90,00 $.

Whom Fortune Favors est une histoire narrative institutionnelle de la Banque de Montréal (BMO), la première grande banque commerciale du Canada. S'étendant sur deux volumes, Laurence B. Mussio soutient que son récit montre comment la fortune a favorisé la Banque dès ses débuts, lui donnant un avantage dans son ascension vers les sommets de la scène des services financiers canadiens. Le récit de Mussio est convaincant et, en fin de compte, complet, mais la prémisse thématique de la fortune en tant que force motrice derrière le succès de BMO doit être à la hauteur de l'histoire qu'il raconte.

Les deux volumes adoptent une structure narrative chronologique. Le premier volume commence par fournir au lecteur une évaluation macroéconomique de l'économie canadienne de 1760 à 1817, année où la Banque de Montréal a obtenu sa charte. L'auteur décrit en détail les principaux acteurs économiques et étatiques qui ont un intérêt dans le développement de l'économie canadienne, fournissant un excellent préambule à l'histoire d'origine de la Banque. Le récit passe ensuite à l'exploration des premières décennies de la banque de 1817 à 1870, de son rôle dans la croissance des finances publiques canadiennes de 1870 à 1918 et se termine par son rôle dans l'entre-deux-guerres et la Seconde Guerre mondiale de 1918 à 1945. le deuxième volume couvre les premières décennies de la guerre froide de 1946 à 1974, la récupération de la banque dans des conditions de récession de 1974 à 1989, puis se termine en couvrant la période de 1990 à 2017. Chaque tranche chronologique se voit attribuer une partie, avec plusieurs chapitres à l'intérieur. chaque partie couvrant les thèmes clés de la période respective.

L'écriture d'une histoire complète d'une institution nécessite une couverture temporelle, et les volumes de Mussio garantissent avec succès qu'aucune période du passé de la Banque n'est laissée sans réponse. Chaque partie chronologique a une introduction qui décrit les particularités de chaque période, fournissant une justification raisonnable pour les parenthèses énumérées. L'auteur souligne que les attitudes institutionnelles, les politiques, les objectifs et les individus spécifiques dominent chacune des périodes énumérées, qui se sont déroulées parallèlement à des événements économiques clés comme la Loi sur l'Amérique du Nord britannique, la Loi sur les banques, la Première Guerre mondiale, la Grande Dépression et autres. De cette façon, le récit coule bien d'une période à l'autre, vous donnant une idée de ce que BMO essayait d'accomplir, de la manière dont il y est parvenu et des obstacles qui existaient en cours de route. Cette approche est adoptée dans chaque partie, résultant en une structure parallèle qui rend le traitement de chaque période complet. À la fin du deuxième volume, le lecteur se sent tout à fait en contact avec la Banque en tant qu'entité, comprenant les décisions qu'elle a prises et les conditions qui les ont motivées.

Malgré l'exhaustivité narrative, les deux volumes vacillent dans leurs prémisses rhétoriques. Mussio s'appuie sur l'idée que le succès de BMO était en partie enraciné dans la faveur que la fortune lui a accordée. Les épigraphes des deux volumes évoquent le thème de la fortune avec des citations de Machiavel, Virgile et Oscar Wilde, pour n'en nommer que quelques-unes. La fortune n'est jamais définie avec précision. Mais en fonction de son usage, l'auteur utilise le terme dans son sens métaphysique conventionnel : les forces du monde échappant à son contrôle.

Mussio soutient que BMO a toujours été du bon côté de la fortune. Cependant, son récit présente la Banque comme une institution qui était généralement désintéressée d'interagir avec la fortune dès ses premiers jours et, même à cela, jouissait d'avantages qui rendaient négligeables les pires effets de la fortune lorsqu'ils se produisaient. Dans chaque partie chronologique, l'auteur souligne comment la tendance de BMO à être prudente, délibérée et bien préparée était des traits essentiels de la Banque, suggérant même que ces tendances deviendraient endémiques au secteur bancaire canadien. En fin de compte, les arguments en faveur de la présence de ces traits, ainsi que de leur effet d'entraînement sur le secteur bancaire au Canada, sont convaincants, sapant la prémisse de fortune sur laquelle repose le récit. Si BMO a choisi d'anticiper les pires résultats et d'adopter des comportements moins risqués, il n'interagissait pas avec la fortune : il la repoussait.

De plus, les circonstances entourant la fondation de la Banque lui donnaient tellement d'avantages concurrentiels que ces comportements étaient de toute façon attendus. Fondée par certains des marchands les plus en vue du Canada, que Mussio qualifie de meilleurs «capitalistes de réputation» (vol.1, 29) du pays, BMO est devenue une banque dotée du double filet de sécurité de la richesse des marchands et d'une bonne réputation avant même d'avoir commencé ses opérations au sérieux. Avec des défenses aussi solides contre les pires flux et reflux de la fortune combinés à des comportements averses à la fortune, il est difficile de convaincre le lecteur qu'il s'agissait d'une institution favorisée par la fortune. Fortune a laissé BMO tranquille plutôt que de lui accorder des privilèges spéciaux. On pourrait remplacer le mot « fortune » par « risque » et tomber sur le même problème thématique. D'après ce qu'on nous dit, BMO a été le pionnier de l'attitude bancaire canadienne délibérée et prudente qui a été bien établie dans d'autres histoires. Convaincu que tel est le cas, il est difficile d'admettre qu'il s'agissait d'une institution engagée dans la prise de risque et qui s'en sortait gagnante. BMO ne jouait pas et ne gagnait pas gros; ce n'était pas le prince exemplaire favorisé par la fortune de Cesare Borgia trouvé dans Le Prince de Machiavel. Au lieu de cela, il a choisi d'être bien préparé au lieu de compter sur la bonne fortune. Mussio lui-même montre comment la banque a toujours eu les ressources pour poursuivre l'innovation et traverser les moments les plus difficiles.

Mussio fournit un récit complet de l'expérience de la Banque de Montréal en tant qu'institution financière. Il est rigoureux dans le temps et utilise bien ses sources pour proposer une histoire institutionnelle à la fois qualitative et quantitative. Pour les lecteurs universitaires et non universitaires intéressés par le développement du système bancaire canadien, ces volumes constituent une excellente lecture. Mussio raconte en effet l'histoire du secteur bancaire canadien à travers l'histoire de l'une de ses principales institutions. Il repose sur la prémisse narrative selon laquelle BMO était une institution performante et gagnante, ce que son analyse réfute, mais qui constitue par ailleurs une histoire institutionnelle complète. Aucun moment historique n'est ignoré et chaque facette de l'institution, de sa direction aux employés de première ligne, est bien explorée.

Éric Pécile
Université de Toronto